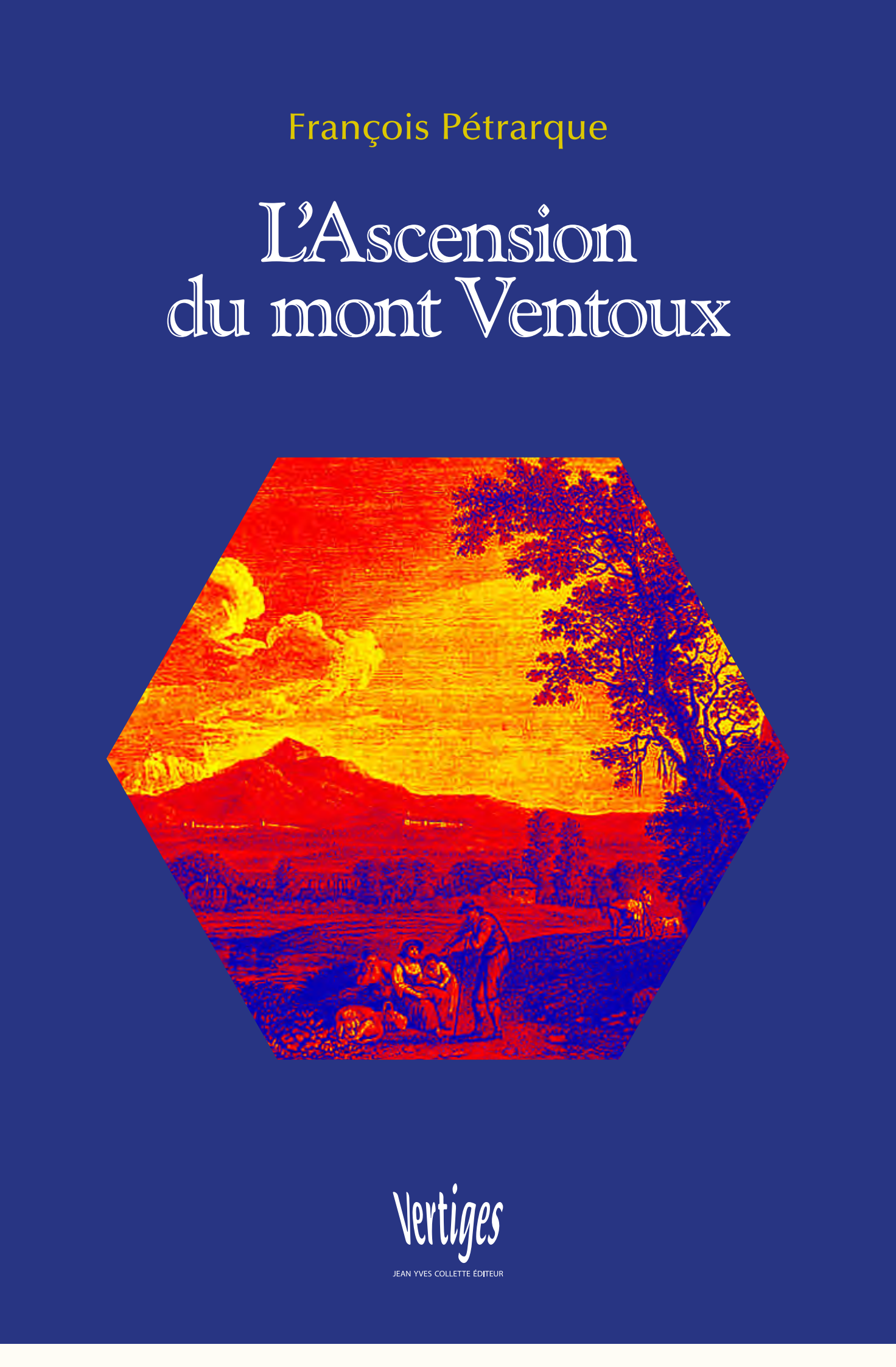
François Pétrarque

L'Ascension du mont Ventoux

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Le Mont Ventoux, illustration d'après une gravure de Georges Abraham Hackert, 4e quart du XVIIIe siècle, Musée de Vendôme (France).

Giorgio Vasari (1511-1574), *Portrait de Pétrarque,*
Musée des Beaux-Arts - Palais Fesch, Ajaccio (France).

L'Ascension du mont Ventoux

à Dionigi da Borgo San Sepolcro.

C'EST LE MONT le plus élevé de la région, et il mérite bien son nom de « Ventoux ». Aujourd'hui, mû par le seul désir de voir un lieu d'une altitude si remarquable, j'en ai fait l'ascension. Il y a des années que j'avais cette expédition en tête. Je n'étais qu'un enfant, comme tu le sais, quand le destin qui règle la vie des hommes m'a conduit ici : ce mont qui s'offre partout à la vue, je ne l'ai pratiquement jamais quitté des yeux. J'ai enfin cédé à l'impulsion de réaliser pour de bon ce que je me promettais chaque jour. Ce qui m'a décidé fut surtout la relecture, la veille, de l'*Histoire romaine,* de Tite-Live. J'étais tombé par hasard sur le passage où Philippe, ce roi de Macédoine qui combattit le peuple romain, fait l'ascension du mont Hæmus, en Thessalie. On dit que, depuis le sommet, il vit à la fois deux mers, l'Adriatique et le Pont-Euxin. Je ne sais si cela est vrai ou faux : le mont est trop éloigné de nos contrées, et le jugement des témoins trop partagé, pour qu'on puisse trancher. Sans entrer dans le détail, le cosmographe Pomponius Mela confirme le fait sans hésiter, alors que Tite-Live le réfute. Quant à moi, si j'avais eu de ce mont une expérience aussi directe que la sienne, je n'aurais pas laissé longtemps subsister le doute. Mais, pour en revenir à la montagne qui nous occupe, un vieux roi ne saurait se permettre ce qu'on pardonne à un simple sujet, jeune de surcroît.

S'agissant de choisir un compagnon, presque aucun de mes amis (ce qui est étonnant à dire), où que je me tourne, ne semblait faire l'affaire : tant il est rare que les intentions et les comportements, même entre proches, s'accordent exactement.

L'un était trop nonchalant, l'autre trop pointilleux ; l'un était trop empoté, l'autre trop impulsif ; l'un était trop maussade, l'autre trop joyeux. Je trouvais celui-ci plus stupide, celui-là plus réfléchi qu'il ne fallait. Je reprochais à l'un ses silences, à l'autre ses bavardages ; je redoutais l'embonpoint et la graisse d'un premier, la maigreur chétive d'un second ; c'étaient tantôt la froideur et l'incuriosité, tantôt l'ardeur et l'excès d'activité qui me rebutaient. Tous défauts qui, malgré leurs inconvénients, sont tolérables dans la vie courante : l'affection peut tout supporter, et l'amitié ne s'embarrasse de rien. Mais, s'agissant d'une expédition, la gravité de ces mêmes défauts devient rédhibitoire. C'est pourquoi mon esprit exigeant, qui visait à la plus haute des joies, examinait autour de lui, pesant le pour et le contre, sans jamais blesser pour autant l'amitié : lorsqu'il pressentait, pour l'expédition projetée, une source possible de désagrément, son arrêt se traduisait par le silence. Que dis-tu de ceci ? C'est dans ma famille que je cherchai finalement mes ressources : je m'ouvris de la chose à cet unique frère, mon cadet (Gherardo Petrarca), que tu connais bien. Il m'en fut reconnaissant : rien ne pouvait le rendre plus heureux que de tenir, à mes côtés, le rôle d'ami en même temps que celui de frère.

Au jour fixé, nous quittâmes la maison et arrivâmes à Malaucène dans la soirée ; le village est situé au pied du mont, au nord. Après y avoir perdu une journée, nous avons aujourd'hui, accompagnés chacun d'un serviteur, enfin gravi la montagne. Non sans de grandes difficultés : c'est une masse abrupte, presque inaccessible, de terre rocheuse. Mais, comme l'a si bien dit le poète, « L'effort sans mesure vient à bout de tout. » (« *Lahor omnia vincit improbus.* » Virgile, *Géorgiques* I, 146.)

La longueur du jour, l'air léger, la vigueur de l'âme, la puissance et l'agilité des corps, et autres choses du même genre, venaient en aide aux grimpeurs. Seule la nature des lieux nous faisait obstacle.

Sur les pentes du mont, nous rencontrâmes un vieux berger, parvenu à la fin de son existence, qui s'efforça par tous les arguments possibles de nous faire renoncer à l'ascension. Lui-même, disait-il, plus de cinquante ans auparavant, cédant au même élan d'enthousiasme juvénile, était monté jusqu'au sommet ; il n'en avait rien rapporté que regret et fatigue, un corps et des vêtements lacérés par les roches et les ronces. Il n'avait jamais entendu dire que quiconque d'autre, avant ou après cette époque, eût osé la même chose. Mais il avait beau dire, l'âme des jeunes gens est sourde aux avertissements : ses injonctions ne faisaient qu'augmenter notre désir de passer outre. Le vieillard, comprenant l'inutilité de ses efforts, s'avança donc un peu dans les rochers et nous indiqua du doigt un sentier abrupt, multipliant toujours les mises en garde : il les redoublait que nous lui tournions déjà le dos. Nous lui avions confié tout ce qui, vêtement ou bagage, pouvait nous gêner, ne gardant que le strict nécessaire. Et nous voici partis, plein d'entrain. Mais, comme il arrive souvent, à l'effort violent succède bien vite l'épuisement. Nous faisons donc halte sur un rocher, n'ayant que peu progressé. Puis nous nous remettons en route, mais plus lentement : moi surtout, qui abordais désormais cette expédition en montagne d'un pas plus mesuré.

Alors que mon frère suivait le raccourci de la crête pour gagner en altitude, je restais, moins énergique, en contre-bas : il avait beau m'appeler et m'inciter à prendre au plus court, je lui répondais que j'espérais arriver plus facilement par l'autre côté : peu importait si le chemin s'en trouvait plus long, pourvu qu'il ne fût pas trop escarpé. Telle est l'excuse que je donnais à ma paresse : les autres approchaient déjà de la cime que j'errais encore dans la vallée, sans qu'aucune voie plus facile ne s'offrît à moi ; je n'avais fait qu'allonger ma route, et augmenter en vain ma peine. Recru de fatigue, et maudissant ces détours à n'en plus finir, je me décidai enfin à prendre pour de bon le chemin du sommet. Mon frère m'y attendait : tandis qu'il avait pu reprendre des forces en s'allongeant à son aise, j'arrivai épuisé et hors d'haleine. Nous continuâmes un peu, accordant nos pas. À peine avions-nous quitté ce sommet que je recommençai, oublieux de mes précédents détours, à tendre vers le bas : me voici à nouveau parcourant les vallons ! En cherchant un meilleur itinéraire, je ne faisais qu'augmenter la difficulté. En réalité, bien entendu, je refusais la fatigue de l'ascension : mais la nature n'a que faire des ruses de l'homme, et un corps matériel n'a jamais pu s'élever en descendant.

Qu'ajouter ? Malgré les moqueries de mon frère, je m'entêtai, et commis trois fois la même erreur en quelques heures. Déçu à chaque fois, je m'asseyais au creux de mon vallon et, tournant rapidement mes réflexions du matériel à l'immatériel, je m'apostrophais moi-même : « Ce qui t'est arrivé si souvent aujourd'hui, en escaladant cette montagne, sache que tu le connaîtras aussi, toi et bien d'autres, en cherchant la béatitude. Si les hommes ne s'en aperçoivent pas facilement, c'est que les mouvements du corps s'offrent à la vue, tandis que ceux de l'esprit restent invisibles et cachés. Ce que nous appelons la béatitude ne se trouve que dans les hauteurs, et la route qui y mène, comme on le dit, est étroite. Là aussi, le chemin comporte bien des sommets à gravir, et l'on ne progresse que par degrés, de succès en succès, de vertu en vertu. C'est au sommet que tout s'accomplit, au sommet que s'achève la route : c'est là que tendent nos pérégrinations. Tous veulent y parvenir, mais, comme le dit Ovide, « Vouloir ne suffit pas : tu dois désirer pour réussir. » *(« Velle parum est : cupias, ut re potiaris, oportet. »)*

Quant à toi, nul doute – à moins que tu ne te trompes une fois de plus – que tu possèdes non seulement la volonté, mais bien le désir. Qu'est-ce donc qui te retient ? Rien d'autre que cette voie plus facile, et de prime abord plus commode, qui passe par les bas plaisirs terrestres. Et pourtant, quand tu auras erré à souhait, il te faudra bien choisir, après avoir différé malencontreusement ton effort : monter vers les cimes de la vraie béatitude ou te vautrer lâchement dans la vallée de tes péchés ; et endurer alors (je frémis à cette prédiction), si les ténèbres et l'ombre de la mort t'y surprennent, une nuit éternelle de supplices, à perpétuité. »

Je ne saurais dire combien ces réflexions me rendirent, physiquement et moralement, la force de continuer. Puisse mon esprit accomplir le chemin auquel il aspire, jour et nuit, aussi bien qu'aujourd'hui mon corps, un fois les difficulté vaincues, a parcouru le sien ! Je me demande même s'il n'est pas plus facile à l'esprit immortel, qui se déplace – sans se déplacer vraiment – en un clin d'œil, d'atteindre son but, qu'au corps, fragile et moribond, ployant sous le lourd fardeau des membres, en y mettant bien du temps, d'achever sa route.

Il y a un sommet, le plus élevé de tous, que les montagnards appellent, je ne sais pourquoi, « le Fiston » (en latin : *filiolus*). À moins que ce ne soit par antiphrase, car je pense qu'il s'agit d'autre chose. En tout cas, il ressemble plutôt au « père » de toutes les montagnes voisines. Tout en haut se trouve un petit espace plat. Nous y reprîmes quelques forces. Puisque tu sais maintenant quelles angoisses m'avaient assailli pendant la montée, écoute aussi le reste, mon père, et consacre une heure de ton temps, je t'en prie, au récit de ce que j'ai fait en un jour. Tout d'abord, étourdi par la légèreté insolite de l'air et la vue grandiose, je suis resté comme stupide. Je me retourne : les nuages étaient à mes pieds ! À en juger par le panorama que m'offrait un mont de réputation secondaire, je commençais à trouver de la vraisemblance à ce que j'avais entendu et lu de l'Athos et de l'Olympe. Je tourne ensuite mes regards vers l'Italie, où se portent tout naturellement mes pensées : et voici les Alpes elles-mêmes, toutes de glace et de neige, que l'ennemi farouche de Rome* traversa en perçant (si l'on en croit la légende) la roche avec du vinaigre. Elles semblent toutes proches de moi, alors qu'une énorme distance m'en sépare.

J'ai soupiré, je l'avoue, après cet air d'Italie, qui m'apparaissait en esprit plutôt que par les yeux ; je sentais monter en moi l'envie incoercible de revoir ami* et patrie. En même temps, je me reprochais la faiblesse de ce double regret, peu digne d'un homme mûr ; même si je n'étais pas en peine de me justifier par les exemples illustres qui venaient à mon secours.

Une nouvelle pensée s'empara alors de mon esprit, portant cette fois sur le temps, au lieu de l'espace. Je me tins à moi-même ce discours : « Voilà aujourd'hui dix ans que, délaissant les études, tu as quitté Bologne ; dans cet intervalle (Dieu immortel ! éternelle Sagesse !), combien de changements, et quels changements, dans ta conduite ! Je passe sur ceux qui resteront inaboutis : je ne suis pas encore arrivé au port, pour y évoquer en sécurité les tempêtes passées. Viendra peut-être le temps où je pourrai reprendre tous les événements [de ma vie], dans l'ordre où ils sont survenus ; j'emprunterai alors à ton cher Augustin cet exergue :

> « Je veux remémorer mes turpitudes passées, les corruptions que ma chair infligeait à mon âme. Non par complaisance envers elles, mais pour l'amour de toi, mon Dieu. »
> *(« Recordari volo transactas fœditates meas, et carnales corruptiones animæ meæ, non quod eas amem, sed ut amem te, Deus meus. »)*

Mais pour l'heure il me reste à régler trop de comptes ambigus et déplaisants. Ce que j'aimais, je ne l'aime plus. Ou plutôt, ne mentons pas : je l'aime encore, mais honteusement, tristement. Me voici, cette fois, dans le vrai. C'est ainsi : j'aime ce que j'aimerais ne pas aimer, ce que je souhaiterais haïr. J'aime pourtant : contre mon gré, contraint, misérable, affligé. Malheureux que je suis, j'éprouve sur moi-même la vérité du vers fameux :

> « Je te haïrai si je peux ; sinon, je t'aimerai malgré moi. »
> *(« Odero si potero ; si non, invitus amabo. »)*

Trois ans à peine se sont écoulés depuis que cette volonté perverse et néfaste, qui régnait sans partage au palais de mon cœur, a vu se dresser contre elle une volonté rebelle ; sur le champ de bataille de mes pensées se livre encore un combat acharné, à l'issue incertaine : lequel, des deux hommes (qui sont en moi), va triompher ? »

Telles étaient les réflexions qui m'agitaient, à propos des dix années passées. Je tournai alors mes préoccupations vers l'avenir, et me demandai :

« Peut-être te sera-t-il donné de prolonger, pour deux lustres encore, cette vie éphémère, et de t'approcher de la vertu dans la même proportion que tu t'es éloigné, pendant ces deux ans de lutte entre l'ancienne et la nouvelle volonté, de tes anciennes erreurs. Peut-être alors peux-tu espérer, à défaut d'en être certain, affronter la mort vers quarante ans, en renonçant avec sérénité au supplément d'une vie déclinant vers la vieillesse ? »

Ce sont là, mon père, les pensées qui, avec d'autres semblables, se bousculaient dans ma poitrine. Je me réjouissais de mes progrès, me lamentais de mes imperfections, m'affligeais de cette versatilité commune des actes humains. J'avais oublié, d'une certaine manière, en quel lieu je me trouvais, et pourquoi j'y étais venu. Laissant là des préoccupations qui ne lui convenaient pas, je revins enfin à la contemplation de ce que j'étais venu contempler. Je m'aperçus que l'heure du retour avait sonné : le soleil déclinait déjà, et l'ombre de la montagne s'allongeait. Ce fut comme un réveil en sursaut. Je me retournai vers l'occident, où il était impossible d'apercevoir la frontière des Gaules et de l'Espagne, la chaîne des Pyrénées ; non, que je sache, qu'un obstacle s'interpose : la débilité de l'œil humain est seule en cause. On distinguait nettement, en revanche, sur la droite, les monts du Lyonnais ; sur la gauche, Marseille, Aigues-Mortes et la mer qui les baignait. Nous avions sous les yeux le Rhône lui-même. M'attardant aux détails du paysage, tantôt je faisais mon profit de quelque réalité terrestre ; tantôt, de même que je l'avais fait pour mon corps, je portais mon esprit plus haut.

J'eus l'idée de consulter les *Confessions,* d'Augustin dont un exemplaire, grâce à ta générosité, ne me quitte pas : j'honore ainsi l'auteur de l'ouvrage et celui qui me l'a offert. J'ouvre le volume gros comme le poing (source, malgré son format, de douceurs infinies), décidé à lire, au hasard, ce qui se présenterait : que pouvais-je y trouver d'autre que piété et dévotion ? C'est le livre X qui se présente. Mon frère, impatient d'entendre de ma bouche la lecture d'un passage d'Augustin, se tenait à mes côtés. Que Dieu et que mon compagnon en soient témoins ; les premières lignes sur lesquelles tombèrent mes yeux furent celles-ci :

> « Les hommes ne se lassent pas d'admirer la cime des montagnes, l'ample mouvement des flots marins, le large cours des fleuves, l'océan qui les entoure, la course des astres ; mais ils oublient de s'examiner eux-mêmes. »
> *(« Et eunt homines admirari alta montium, et ingentes fluctus maris, et latissimos lapsus fluminum, et oceani ambitum, et gyros siderum, et relinquunt se ipsos. »)*

J'avoue que je restai stupéfait. Je priai mon frère, qui voulait que je poursuive ma lecture, de me laisser tranquille. Ayant refermé le volume, je m'irritai contre moi-même de me laisser distraire par le spectacle du monde, quand j'aurais dû apprendre, des philosophes païens eux-mêmes, que le seul prodige est l'esprit, que rien ne peut lui être comparé !

Je décidai, ayant suffisamment admiré la montagne, de tourner mon regard en moi-même. De tout le trajet du retour, on ne m'entendit prononcer un mot. J'avais bien assez, pour m'occuper, de cette citation, dont je ne pouvais imaginer l'avoir trouvée par hasard ; ce que je venais de lire, j'en étais convaincu, m'était destiné, à moi et à nul autre. Je me rappelais qu'Augustin avait pensé de même autrefois quand, comme il le raconte, il était tombé sur ce passage du *Livre des apôtres :*

> « Laissez là les festins et les beuveries, les orgies et les débauches, les rivalités et les jalousies : tenez-vous en à notre seigneur Jésus Christ, et ne faites pas de vos concupiscences la providence de la chair. »
> *(« Non in comessationibues et ebriatibus ; non in cubilibus et impudicitiis ; non in contentione et æmulatione, sed induite Dominum Jesum Christum, et carnis providentiam ne feceritis in concupiscentiis vestris. »)*

La même chose était arrivée auparavant à Antoine ; il venait d'entendre ce passage des *Évangiles* où il est écrit :

> « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donnes-en le produit aux pauvres ; viens, suis-moi, un trésor t'attend au ciel. »
> *(« Si vis perfectus esse, vade et vende omnia tua quæcumque habes, et da pauperisbus, et veni, sequere me, et habebis thesaurum in cœlis. »)*

Persuadé que cela avait été écrit à son intention, nous dit son biographe, Athanase*, il se convertit au royaume de Dieu.

Comme Antoine, qui ne voulut rien entendre de plus, et comme Augustin, qui ne voulut rien lire de plus, je ne voulus pas poursuivre au-delà des quelques lignes que j'ai citées. Je méditais en silence l'inanité du jugement des hommes, qui négligent la meilleure part et se dispersent aux quatre vents, cherchant dans de vains spectacles ce qu'ils pourraient trouver en eux-mêmes. Je songeais combien notre esprit serait noble s'il ne dérogeait spontanément à ses origines, et ne pervertissait pas ce que Dieu, pour son honneur, lui a donné. Combien de fois, à ton avis, me suis-je retourné aujourd'hui, sur le chemin du retour, vers cette montagne ? Eh bien, elle me paraissait haute à peine d'une coudée, en comparaison des hauteurs que peut atteindre la pensée humaine ; qu'elle atteindrait, du moins, si on ne la plongeait pas dans la fange des turpitudes terrestres. À chaque pas, je pensais : « Si j'ai accepté de dépenser tant de sueur et d'effort pour rapprocher un peu mon corps du ciel, quelle croix, quel cachot, quelle torture pourraient effrayer mon esprit en marche vers Dieu, foulant au pied les tiges boursouflées de l'orgueil, méprisant le destin des mortels ? » Et ceci encore : « Combien ont la chance de ne se laisser détourner ni par la crainte des souffrances, ni par la soif des plaisirs ? » Trop heureux celui auquel pensait le poète, en disant :

> « Heureux celui qui a su connaître la nature des choses, / Vaincre la crainte de la mort, le destin inflexible, / Et les flots grondants du captieux Achéron. »
> *(« Felix qui potuit rerum cognoscere causas / Atque metus morlis, et inexorabile fatum / Subjecit pedibus, strepitumque Acheronis avari. »)*
> (Virgile, *Géorgiques,* II, 489 seq.)

Mais que d'efforts il faut consentir pour vaincre, non un lieu élevé, mais ces appétits nés des pulsions terrestres !

C'est le cœur purifié par ces pensées, insensible aux cailloux du sentier, que je regagnai, le soir venu, l'auberge rustique d'où j'étais parti avant le lever du jour. La lune, dans la nuit, secondait notre marche. Ensuite, tandis que nos domestiques s'affairaient à la préparation du repas, je m'isolai dans un coin retiré de la maison afin de t'écrire sans tarder, et sur le vif, ces lignes. Je ne voulais pas, en remettant cette tâche à plus tard, changer de sentiment en même temps que de lieu, et risquer de laisser tiédir ma résolution de les rédiger. Vois, très cher père, comme je ne dissimule rien de moi à tes yeux, comme je m'ouvre à toi scrupuleusement, non seulement de ma vie entière, mais de chacune de mes pensées. Ne les oublie pas, s'il te plaît, dans tes prières, afin qu'elles trouvent, après tant d'errance et d'instabilité, un peu de fermeté ; et qu'après avoir été ballottées sans profit, elles trouvent le seul bien, la seule vérité, la seule certitude et le seul équilibre qui soient. Porte-toi bien.

À Malaucène, le VI des calendes de mai 16.
(Soit le 26 avril 1336.)

---

* Allusion au passage des Alpes par les Carthaginois, emmenés par Hannibal, lors de la Seconde Guerre punique (– 217).

* Allusion, sans doute, au destinataire de cette lettre. Le père augustin se trouve à Naples, où il interviendra efficacement auprès du roi Robert pour faire obtenir à Pétrarque la fameuse couronne de laurier qui lui sera remise, l'année suivante, par les sénateurs romains (cf. *Lettres familières,* IV, 2 & 3).

* Saint Athanase (vers 295-373).

L'Ascension du mont Ventoux,
de Francois Pétrarque – Francesco Petrarca (1304-1374),
est une lettre adressée à Dionigio Roberti, moine augustin,
et extraite de ses *Lettres familières.*

ISBN : 978-2-89816-183-4
© Vertiges éditeur, 2020
– 1184 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org